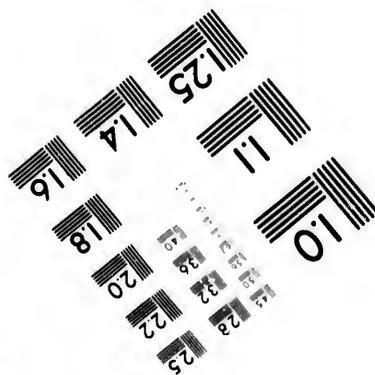
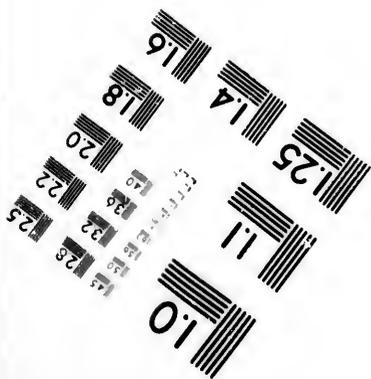
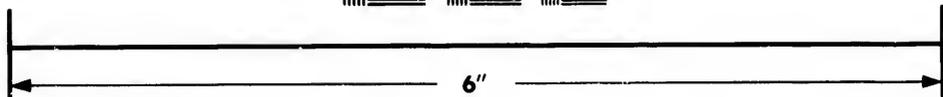
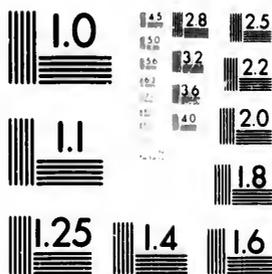


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



© 1981

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

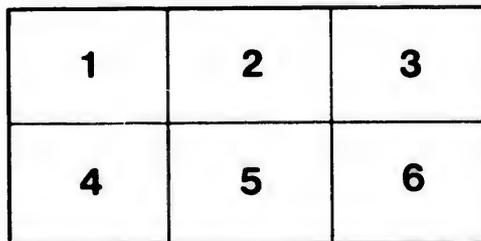
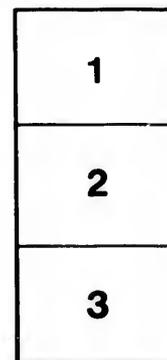
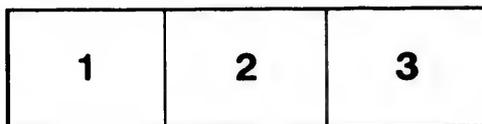
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
nage

errata
to

pelure,
n à



32X

ogie

Don de Madame 1^{re} E. Bégin,

HYGIÈNE MILITAIRE ET COLONIALE

DERNIERS JOURS

DU

CANADA FRANÇAIS

PAR

LE DR ÉMILE BÉGIN

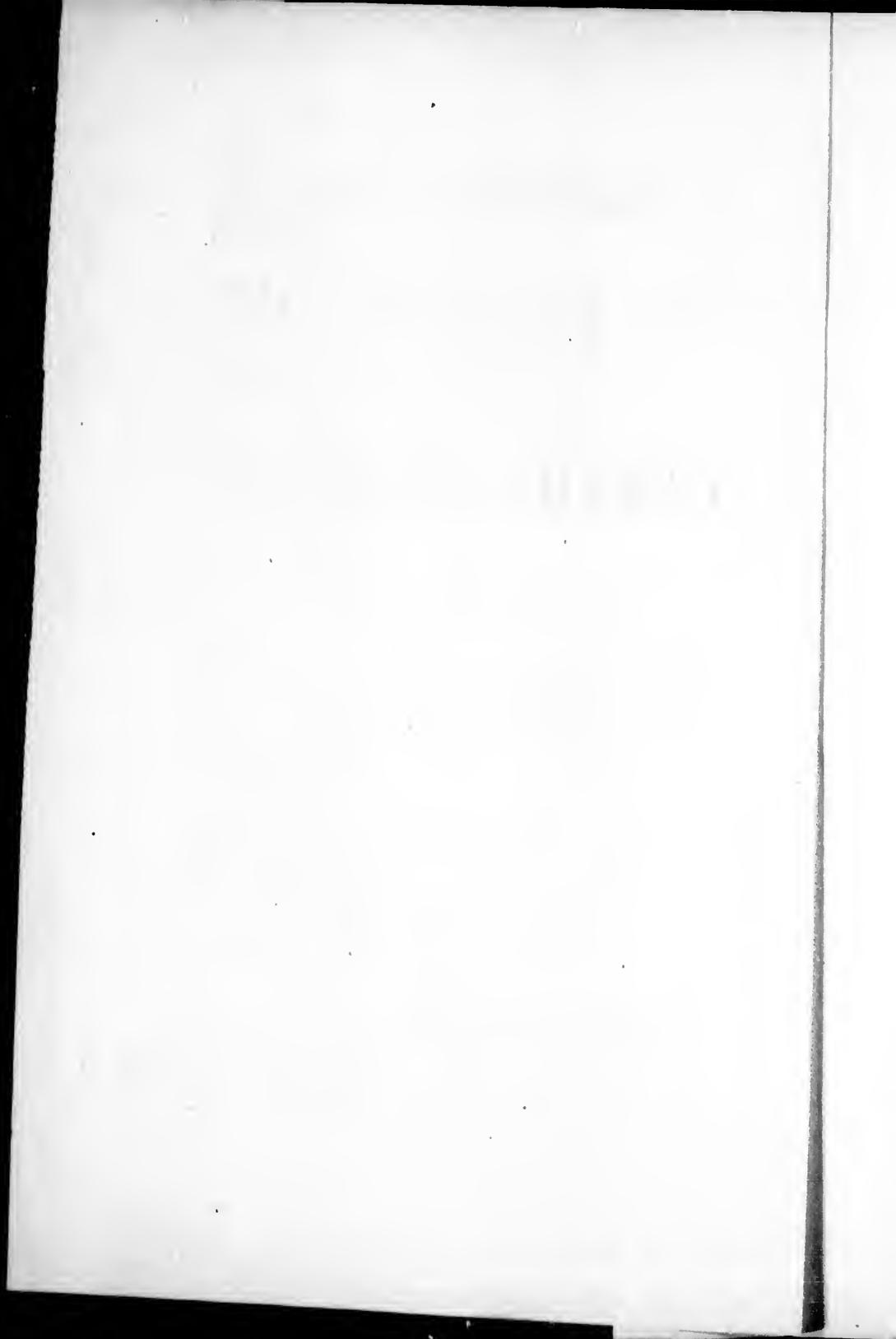
EX-CHIRURGIEN TRAITANT, CHEF DE SERVICE A L'HOPITAL MILITAIRE
DU GROS-CAILLOU; EX-MÉDECIN-MAJOR
AUX AMBULANCES DE L'ARMÉE; MEMBRE DU CONSEIL MÉDICAL
DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES, ETC.

PARIS

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ANGLAISE DE CH. SCHLAEDER

257, Rue Saint-Hippolyte, 257





DERNIERS JOURS
DU
CANADA FRANÇAIS

MONTCALM ET WILLIAM PITT

Sous le rapport hygiénique, que nous prenons à tâche d'envisager seul ici, les campagnes de guerre, terrestres ou maritimes, présentent trois caractères bien tranchés. Celles-ci rapides, celles-là lentes; les autres mixtes. La campagne rapide a généralement un but précis, un échiquier restreint; son succès dépend de l'instantanéité dans les marches, d'attaques imprévues, de coups d'audace; mais elle fatigue beaucoup les hommes, par la substitution incessante du mouvement des troupes au petit nombre de belligérants, qu'amoindrit d'ailleurs chaque jour le feu ou la maladie. Annibal venant attaquer Rome; César envahissant la Gaule; Napoléon poursuivant au delà des Alpes et du Rhin les aigles autrichiennes, prussiennes et russes, ont imprimé à ce genre

de campagnes le cachet de leur génie. L'hygiène y figure peu. On n'a pas le temps d'appliquer ses préceptes.

Dans les campagnes lentes on la voit, au contraire, ménager les vaincus pour l'intérêt des victorieux, éviter les grandes batailles, leur préférer une stratégie savante où les révélations de la climatologie, jointes aux ressources qu'offrent des subsistances bien aménagées, sauvegardent à la fois le physique et le moral des troupes. Xénophon, Fabius, Pompée, Vauban, Villars, Moreau, Suchet, Gouvion-Saint-Cyr, etc., reconnus maîtres en ce genre, étaient d'admirables hygiénistes. Nés pour la guerre sage, la guerre défensive ou d'occupation permanente, ils ont laissé, soit d'instructifs exemples, soit des règles précieuses d'administration militaire et de vigilance, dignes d'être méditées.

Quant aux campagnes mixtes, à ces expéditions lointaines, difficiles, dans lesquelles spontanément apparaissent l'extraordinaire, l'imprévu, au milieu d'obstacles presque insurmontables, il importe que chez les chefs, l'intrépidité calme du vrai courage soit doublée d'études ethnologiques et hygiéniques préalables, afin de pouvoir, immédiatement après la conquête, l'organiser d'une manière solide sans heurter des préjugés respectables, ni mêler ensemble certaines races incompatibles; afin d'avoir égard, dans l'habitat des nouveaux venus, aux coutumes, aux usages du peuple indigène; car le bon sens veut qu'au lieu de suivre la vie européenne, on l'abandonne ou la modifie d'après les conditions d'altitude et de longitude, suivant les qualités, les inconvénients du sol, le caractère typique de l'indigène et les ressources du pays.

Nos guerriers colonisateurs, *avis rara*, Montcalm, Bugeaud, Bosquet, avaient adopté ces principes d'hygiène gouvernementale. Mieux secondés qu'ils ne le furent par l'Etat, ils nous eussent épargné bien des hommes, bien des millions et d'amers regrets. Au lieu de phrases banales, d'accusations ou de plaintes qu'on ne croirait pas fondées, nous allons esquisser, à vol d'oiseau, les dernières péripéties de notre possession Canadienne, car l'enseignement qu'elles donnent s'adapte aux circonstances actuelles, aux points noirs qui vacillent sous l'horizon.

I

Le 3 avril 1757, vis-à-vis le port de Brest, que faisaient au large ces frégates armées sur pied de guerre dont l'Océan furieux battait les flancs? Elles recevaient trois mille huit cents hommes, heureux et fiers de franchir quinze cents lieues pour sauver de l'avidité britannique le Canada, cette *Nouvelle France*, comme il se disait alors, dont l'âme aimante tressaillait d'inquiétude à l'unisson de la nôtre. — Si peu de monde, en perspective d'obligations si grandes et d'incalculables périls! Mais quels hommes! Les plus braves soldats d'Europe, réunis sous deux chefs qui ne font qu'un, qui s'aiment parce qu'ils s'estiment : le marquis de Montcalm, le chevalier de Lévis, et derrière eux un jeune officier, déjà capable de les remplacer au besoin, Bougainville! c'est tout dire, qu'un autre héros, Chevert, l'intime ami de Montcalm, avait cru pouvoir lui confier (1).

Après quarante jours d'une navigation dangereuse, par quatre-vingt-douze heures de tempêtes et d'effrayants sillages entre des bancs de glace flottants et

(1) Le marquis de Montcalm, né en 1712, au château de Candiac (Rouergue), mort lieutenant général en 1760.

Le duc de Lévis, né en 1720, au château d'Avac (Languedoc), mort maréchal de France en 1787.

Le comte de Bougainville, né en 1729, à Paris, vice-amiral, sénateur, membre de l'Institut, mort en 1811.

des brumes épaisses, Montcalm débarquait à Québec. Un vrai coup de maître signala son arrivée ; trompant le généralissime anglais, comte de Loudon, stationné avec douze mille hommes au camp d'Albany, rives de l'Hudson, et l'attirant à soi sur le lac Champlain, en simulant une attaque sérieuse, il oblique et se porte cent lieues plus loin, vol d'aigle audacieux, sur la côte méridionale du lac Ontario où l'attendaient 3,000 hommes, tant français qu'indigènes.

Pour trancher notre colonie au point central, isoler « le Pays d'En-Haut et le Pays d'En-Bas », les Anglais avaient élevé, près d'Ontario, une forteresse redoutable, bien armée, bien munie, qui leur assurait l'immense commerce et la navigation d'intérieur, dont le fleuve Saint-Laurent formait l'artère principale : c'était l'objectif essentiel de Montcalm. Vingt pièces d'artillerie portées à bras, que lui-même assit et pointa, eurent bientôt fait taire les feux ennemis. Alors, au milieu des flammes, sur des monceaux de cadavres, où gisaient le commandant et presque tous les officiers, deux régiments anglais, fait inouï, mirent bas les armes devant mille Français entourés de trois mille colons et Peaux Rouges, leurs auxiliaires, qu'un tel succès pénétra d'estime pour les vainqueurs.

A la date du 21 août, Montcalm écrivait : « Je leur ai pris cinq drapeaux, cent vingt et une bouches à feu, les provisions d'une année pour trois mille hommes, six barques armées et pontées ; j'ai démoli, brûlé trois forts. » La lettre était expansive ; elle exprimait l'enivrement du bonheur inespéré, tandis que, dans une autre missive au ministre d'Argenson, il se plaint d'un

succès « si fort contre les règles ordinaires du métier. »
— « Monseigneur, je vous prie d'assurer Sa Majesté que si jamais, comme je l'espère, elle veut m'employer dans ses armées, je me conduirai par des principes différents. »

Rien n'est plus naturel, ni moins apprêté. L'héroïque général qu'entraînait la clairvoyance de son génie au delà des règles trop méthodiques, trop compassées de l'époque, avouait sa faute avec candeur et conjurait les traits malins, les sournoiseries perfides des gens de cour, qu'effarouche toute espèce de leur morale apparaissant dans une pénombre quelconque. Peu après, il rejoignait au lac du Saint-Sacrement, avec des troupes fraîches ou reposées, le chevalier de Lévis.

Deux années consécutives, s'entr'aidant l'un et l'autre, par la plus admirable fraternité guerrière; empruntant à la climatologie, à la météorologie leurs premières indications préservatives; administrant, colonisant d'une manière judicieuse; guerroyant dès qu'il le fallait et jamais quand il ne le fallait pas; exerçant l'hygiène morale non moins que l'hygiène physique, modelées sur le territoire américain du nord, où les extrêmes se touchent, ils prouvaient tout ce qu'a de puissance l'autorité qu'inspirent aux peuples, même barbares, un cœur droit et généreux, une âme compatissante logée dans un corps de fer, et l'étude attentive des besoins, des mœurs et de la texture physique du territoire possédé.

Par malheur, la somnolence gouvernementale compro-

mettait chaque jour davantage nos possessions d'outre-mer. Pour ne point troubler cette quiétude indifférente du roi, ministres, courtisans, maîtresses en tête, affectaient de s'y désintéresser; on n'envoyait plus guère de Versailles à Montcalm que des ordres contradictoires, timides, sans vergogne, souvent inexécutables. Malgré les plus justes plaintes, on maintenait La Bourdonnaye, général d'antichambre, gouverneur peu capable et mou; Bigot, intendant faussaire et prévaricateur de la pire espèce, mais prodigue autant que superbe. Munitions, vivres, objets de campement, solde, linge, habits, chaussures, tout manquait; il fallait, à chers deniers, se les procurer de troisième main. Famine, épidémies, privations, misères inimaginables s'étendaient menaçantes; un souffle pestilentiel d'affaissement et de mort s'élevait de cent lieux divers. Le courage seul des vieux soldats, l'ingénieux dévouement des chefs ne faiblissaient pas. Montcalm, Lévis, Bougainville ordonnèrent d'abattre quantité de chevaux. Avec cette viande fraîche on fit d'excellentes soupes à la Vauban, qui sauvèrent l'armée, tandis que le quinquina, l'eucalyptus, la coca maîtrisaient les fièvres endémiques des populations. Du fort William-Henry, clef de la vallée d'Hudson, nous délogeâmes les Anglais; trente-deux peuplades hostiles acceptèrent notre alliance. Différentes de mœurs et de langage, unanimes dans leur haine contre l'étranger, mais respectant « les visages pâles de France » à l'égal des visages jaunes de l'Inde, elles devinrent d'utiles éclaireurs et d'intrépides soldats d'avant-garde.

Montcalm vivait constamment au milieu d'elles, ils

fumaient ensemble le calumet de la paix ; ils échangeaient des colliers de Wampum, des plumes symboliques et parlantes. Depuis lors, beaucoup d'amis au teint rouge cuivré ne quittèrent plus le général français, auquel ils ne trouvaient qu'un seul tort, celui de ne pas aimer l'eau de feu (l'alcool) et de l'interdire à ses braves. Ils se réconciliaient avec eux en les régaland d'un café que relevait le tafia.

HYGIÈNE COLONIALE ET POLITIQUE

DE WILLIAM PITT

Au printemps tardif qui suivit l'implacable hiver 1757-58 ; quand, à l'aube matinale, sommeillait encore la bourgeoisie dans les rues étroites et brumeuses de la cité de Londres, quelques lumières errantes éclairaient déjà l'angle oriental du vaste hôtel qu'occupait William Pitt, Président dictateur d'un ministère surnommé le *Cabinet des coalisés*, où siégeaient Fox et d'autres notabilités célèbres.

Vers cinq heures la grande porte s'ouvrait ; plusieurs laquais en livrée de petite tenue se rangeaient à leur poste, et l'huissier semainier introduisait chez sa seigneurie un jeune militaire, fluët, maigre, petit, mais portant haut la tête, pleine d'expression martiale et d'attitude imposante. La bride du cheval monté par lui ayant passé de ses mains entre celles d'un piqueur, il piaffa presque aussitôt d'impatience, car c'était l'habituel coursier d'inspections et de batailles, confident ruët d'impressions passionnées que le noble animal devinait peut-être.

Pitt, assis devant des cartes d'Amérique annotées et pointées, ne se leva point, quoique le visiteur fût un homme considérable ; il l'accueillit avec bienveillance,

lui fit signe d'approcher et sans ambages ouvrit l'entretien : — « Général Wolfe, je vous ai rappelé des Pays-Bas où vous conduisiez la guerre comme j'entendais qu'elle le fût, parce que des intérêts plus graves rendent votre présence indispensable au Canada. Vous trouverez là le marquis de Montcalm, adversaire éminent dont vous saurez être digne. Sous vos ordres vont marcher quarante mille hommes d'excellentes troupes, les meilleures du Royaume-Uni; Irlandais, Ecossais, Jacobites (1), indisciplinés dans leurs foyers, soldats modèles partout ailleurs ; puis en outre vingt-cinq bataillons miliciens, recrutés sur le territoire anglo-canadien, gens calmes, sans élans fougueux, leur nature ne le comporte pas, mais toujours fermes, patients, fidèles, quelle que soit la fortune.

» Plusieurs escadres de ravitaillement chargées de vivres, d'armes et de munitions, stationnent aux Antilles, le long des côtes océaniques ; d'où neuf cent petits navires, bateaux plats, pirogues et radeaux, remontant d'une part les rapides des grands fleuves, sillonnant d'autre part les lacs Supérieur, Huron, Erié, Ontario, débarqueront à point nommé, quand il le faudra, troupes, vivres, vêtements, matériel d'artillerie et munitions. Rien ne saurait vous manquer ; tout est assuré d'avance, combiné, prévu.

« Dans ses folles préoccupations morales, la France, qui caresse l'utopie d'une civilisation impossible aujourd'hui, la civilisation des Peaux-Rouges, a voulu régler leurs mœurs ; vains efforts : on civilise d'abord

(1) Partisans des Stuarts.

par la force et la terreur ; plus tard, longtemps après, au moyen d'une éducation lente et progressive. D'ailleurs, à quoi bon ? Laissons dans leur sauvagerie ces peuplades incoercibles ; attachons-les-nous en flattant, excitant même les passions brutales qui les dominent. Puisqu'elles aiment le wiski et l'eau de feu des Peaux blanches, loin d'interdire toute boisson alcoolique comme l'ont ordonné Montcalm et les Pères Jésuites, épanchons à pleines rasades dans les veines des sauvages nos liquides brûlants. Sans nul doute ils se livreront à mille excès ; eh ! qu'importe ! Aux désordres succédera l'affaissement, état favorable durant lequel nous les tiendrons par l'appât de nouvelles jouissances. Mêmes théories gouvernementales pour le fétichisme, pour les femmes esclaves et servantes, pour n'importe quelles conséquences de la sauvagerie ; forçons sans scrupules la mesure ordinaire du mal ; devenons dominateurs et puissants, plus tard nous serons chrétiens s'il se peut.

» Le cabinet de Versailles a commis une autre faute, c'est de n'avoir recherché, favorisé dans ses colonies d'outre-mer que les Français indigènes, eux si peu portés au cosmopolitisme, si rebelles à l'observance hygiénique des habitudes qu'exigent chaque climat, chaque saison, chaque race d'hommes, chaque tempérament, et quelquefois chaque idiosyncrasie, ou mode personnel de sentir et d'agir. Moi, par système opposé, tâchant de mettre les émigrants en rapport direct de vitalité avec leur nouvelle patrie, désirant apaiser les races et produire des coïncidences génésiques, d'où puisse sortir une nation forte, pleine d'avenir, j'ai recruté dans les régions

occidentales et septentrionales d'Europe : Danemark, Hollande, Irlande, Suède, Palatinat, Provinces électorales de Rhin et Moselle, Bavière, Hesse et Wurtemberg, choisissant de préférence les protestants et les anabaptistes. Ces races, sympathiques entre elles, sont courageuses, patientes, économes, vouées d'origine principalement à l'agriculture, à l'élevage des bestiaux, aux industries mécaniques. Tous ont pu retrouver sur le continent américain un ciel analogue à leur ciel natal; occuper des terres fécondes où leur progéniture se multipliera, sans rien perdre du type respectif qui les caractérise. Nous les avons aidés, secourus avec sollicitude comme nos propres enfants, laissés maîtres de se créer une organisation municipale, des institutions politiques et religieuses libres; aussi personne ne regrette la mère patrie; chaque groupe, heureux de sa prospérité, appelle aux mêmes jouissances les compatriotes européens. Déjà le territoire anglo-canadien possède vingt fois plus de colons que n'en a le territoire du canadien français. C'est vous dire qu'après la conquête du pays par nos armes, il saura se maintenir indépendant, grâce aux principes fondamentaux de bien-être et de convenances réciproques qui forment les nationalités durables. . . »

L'illustre Excellence, qu'une goutte impitoyable rendait percluse, au point de se faire hisser péniblement à la tribune des Chambres, ayant alors, par l'énergie de sa volonté dominé le mal, se lève, et saisissant un compas, le promène sur le *Portland* d'Amérique septentrionale étalé devant lui, et montre successivement au général les territoires en culture qu'on veut aliéner ou réserver; les stations indispensables à la garde du pays;

les points occupés militairement et ceux dont il faut s'emparer coûte que coûte. Son œil d'aigle, embrassant l'échiquier stratégique d'une surface d'environ cinq cents lieues carrées, signale les plateaux auxquels peut aboutir chaque opération principale, chaque mouvement agressif et défensif; les refuges où devront se reposer en quartiers de campagne et en saison soit hivernale, soit estivale, les troupes belligérantes.

Fatigué, haletant, d'être demeuré droit, Pitt se rassied; puis revenant aux sauvages dont les masses coopérantes à la guerre doivent être utilisées selon lui, il ajoute :

« Le marquis de Montcalm, imbu des vieilles idées de système stratégique régulier, compte peu sur les miliciens, qu'il faut d'ailleurs renvoyer chez eux, pour les semailles et les récoltes, et compte beaucoup moins encore sur les Peaux-Rouges, quoique plein de confiance en leur bravoure et leur droiture. Ses lieutenants sont du même avis, car aux vrais guerriers la ruse, les surprises répugnent, genre d'hostilités où les sauvages excellent. La France se prive ainsi de ressources importantes desquelles nous devons tirer profit. En campagne, tous les moyens sont bons s'ils réalisent un succès. Appuyez-vous donc des Peaux-Rouges le plus possible. Qu'ils fassent la guerre à leur façon, peu nous importe, cela les regarde.

» D'impérieux besoins dévorent aujourd'hui ces hordes errantes; elles meurent de faim et de misère; leur fournissant des vivres, des vêtements, des armes, et l'Angleterre n'a garde d'y manquer, nous les tenons sous notre autorité; moyens bien autrement efficaces que le sentimentalisme ou les prédications qu'emploie la France.

Oui, général, on conduit les grands peuples par le cœur et l'esprit ; quant aux brutes, hommes et bêtes, c'est par le ventre, le fouet et le bâton.

» Inutile de vous peindre l'importance de votre tâche ; d'estimables guerriers y ont échoué ; posséder le Canada sera conquérir en perspective l'Amérique septentrionale, tout un monde ; il nous le faut ; l'intérêt commercial, politique de l'Angleterre l'exigent et je l'attends de vous. Vainqueur, ne soyez ni généreux, ni miséricordieux, encore moins sympathique ; restez maître de votre âme, vous le serez des autres. S'il arrivait, à Dieu ne plaise ! que le sort devint fatal à Votre Seigneurie, divers lieutenants éprouvés, désignés d'avance sauront vous remplacer ; Amherst, Townshend, deux inexorables, ennemis héréditaires du peuple français ; lord Abercromby, marin du premier mérite, lord Howe, l'Achille des trois royaumes. Allez donc sans hésiter : des tours de Westminster la nation vous contemple et William Pitt vous embrasse. »

C'était le témoignage d'estime le plus démonstratif, le moins équivoque, dont William honorât les élus. Wolfe, plein d'émotion, s'élança dans les bras du ministre qui, saisissant ses mains à l'anglaise, les étreignit dans les siennes ; puis ils se quittèrent. Deux jours après, un vaisseau trois-mâts de soixante canons, avec douze cents hommes d'élite, emportait au large le généralissime de toutes les forces anglo-canadiennes, sans que nul à la cour, nul du cabinet Saint-James, soupçonnât l'affaire.

III

HYGIÈNE ASSAINISSANTE ET PRÉSERVATRICE DE MONTCALM.
DERNIÈRE LUTTE, DÉSASTRE, MORT DES DEUX HÉROS.

Et maintenant quelles mesures conservatrices, protectionnistes prenait Montcalm ? Au milieu d'intempéries affreuses, d'endémies permanentes, d'épidémies presque générales, d'une pénurie absolue, d'amoncellements neigeux à travers lesquels on ne cheminait qu'avec raquettes sous les pieds ; forcé de rationner la troupe, d'amoindrir la charité publique, alors qu'il eût fallu la tripler, notre malheureux général se multipliait, imaginait, créait des ressources inattendues et voyait avec angoisse approcher l'heure fatale où tout manquerait. Les militaires, les malades convalescents, rationnés depuis longtemps à quatre onces de pain, une poignée de légumes et quelques grains de café par jour, n'avaient pas pour un mois d'existence, quand les éclaireurs Peaux-Rouges, chiens de guerre des Français, disaient nos ennemis, annoncèrent plusieurs navires chargés arrivant d'Europe. Ce fut une joie universelle, l'accalmie sereine qui remplaçait l'accablement du désespoir. Montcalm en profita pour visiter les hôpitaux, les campements, qu'il trouva pitoyables ; manquant des choses les plus urgentes, malgré d'incessants sacrifices personnels, car chaque officier supérieur se saignait à proportion de ses moyens. Bourgoinville, Bourlamarque, Lévis, tous les chefs de corps, renouvelaient sans cesse leurs réclamations et leurs plaintes, non moins amères que justes ; ils traçaient d'af-

fligeantes peintures du Canada français, que confirmait Montcalm, *de visu*, avec l'énergie d'une indignation profonde, ajoutant aux longues dépêches officielles, tracées de sa main : « Par nos hésitations, nos retards, l'absence d'un plan bien arrêté, d'une dictature militaire, armée contre la friponnerie, on se perd avec honte. » Vaudreuil, sans rien répondre directement, accusait à Versailles Montcalm, d'outrepasser le pouvoir qui lui était confié, d'annihiler le rôle du gouverneur, d'embrouiller tout en prétendant tout diriger. Bigot, Laporte, directeur au ministère et sa racaille bureaucratique niaient avec effronterie l'évidence ; mais d'Argenson, le maréchal de Belle-Isle, le prince de Conti, Chevert, auprès duquel servait comme aide de camp le fils puiné du marquis de Montcalm, défendaient chaudement cet officier général. Le rappel qu'il désirait, sollicitait lui-même comme une faveur, n'eut point lieu : Louis XV le décora du cordon rouge et la première lieutenance générale vacante lui fut promise. « Allons, s'écria-t-il, en recevant cette nouvelle, on semble désirer qu'aux calomnies je réponde par des victoires ! »

Une lueur d'espérance et de bonheur inattendu colorait le sombre horizon du brave Montcalm. N'ayant reçu, renfort dérisoire, que soixante-quinze soldats, il attendait avec impatience le corps dont cette poignée d'hommes semblait l'avant-garde ; mais hélas ! vain espoir, rien n'arriva. Redoutant alors les masses militaires anglo-coloniales groupées le long d'une lisière orientale océanique d'environ cinq cents lieues, dont l'étroitesse (de 15 à 75 lieues au plus) facilitait beaucoup les incursions soudaines et le ravitaillement, Montcalm

modifia son système et se hâta d'organiser une milice, afin d'opposer au nombre le nombre, et de rendre à sa petite armée la faculté de se mouvoir sans entrave et d'agir sur un échiquier toujours hygiénique que favoriserait le territoire. Il écrivait à la marquise douairière de Saint-Véran : « Chère madame, jusqu'au bout, jusqu'aux dernières gargousses, nous défendrons Québec; lorsqu'une capitulation fatale, chèrement vendue, aura livré ses ruines, je descendrai les fleuves jusqu'à la Nouvelle-Orléans; je m'appuierai contre le Mexique, colonie espagnole, notre alliée, et prolongeant au Midi la lutte infructueuse du Nord, j'attendrai des ordres. Nous n'aurons pas fui, mais seulement changé de théâtre. » Plan réalisable quoique gigantesque, digne d'Annibal, et devant lequel eût pâli la célèbre retraite des Dix Mille, décrite par Xénophon.

Malheureusement pour nous, si les Français l'emportent sur d'autres peuples par la spontanéité courageuse de leurs déterminations, ils sont loin d'avoir la prudence réfléchie des Occidentaux. Quand l'Angleterre s'établit vers la lisière orientale du Canada, entre les escarpements des hautes falaises et des montagnes parallèles d'où sourdent d'abondantes rivières qui déversent au loin leurs eaux, elle présentait qu'une telle position assurerait sa prospérité commerciale et sa sécurité politique; qu'au lieu de s'étendre il fallait se condenser le mieux possible, et l'on fit comprendre à la colonie qu'il lui importait d'organiser, pour sauvegarde personnelle, des bataillons miliciens dont la métropole dirigerait l'instruction militaire. Ce fut l'origine du système d'oc-

cupation continué par William Pitt, avec la ténacité fructueuse d'un génie conservateur.

Chez nous quelle différence ! Dissémination libre dans l'immense périmètre canadien, n'importe la longitude et l'altitude, de colons inconscients du sort que leur ménage la métropole ; les races indiennes, rongés et cuirvées restées longtemps méfiantes, même hostiles ; la race blanche presque alléchée aux promesses fallacieuses, aux amorces perfides des Anglais, appréciant trop tardivement l'humanité généreuse, le désintéressement honnête et l'équité franche du général français.

En 1759, écrivant à la marquise de Saint-Véran, femme forte et réservée, sa belle-mère, Montcalm disait : « Les habitants canadiens, me respectent et m'aiment ; lorsque je voyage, j'ai l'air d'un antique tribun du peuple ; femmes et jeunes filles accourent m'offrir des fleurs ; les enfants en effeuillent au-devant de moi sur mon passage ; mille vivats retentissent ; mais hélas ! pauvre peuple, pauvre pays, quoique si riche d'avenir !... ; tous les marauds y font fortune, tous les braves gens s'y ruinent. Bigot trouve moyen de perdre au jeu deux cent mille livres chaque hiver, sans se préoccuper ni de la famine, ni du sort affreux de populations nombreuses vouées à la mort. . . . Vaudreuil ferme les yeux ; s'il les ouvrait, verrait-il plus clair ? . . . »

« Nous recevons des ordres obscurs, donnés avec duplicité par un gouverneur qui ne sait point la guerre. Après mille observations vaines, réitérées, insistantes, car on se roidit contre l'absurde, j'emploie tous moyens d'action au succès de projets insensés contrariant les miens, attendu qu'un gouverneur seul représente ici

l'autorité royale devant laquelle je dois m'incliner respectueusement. . . . Sans Doreil (commissaire des guerres), le clairvoyant et consciencieux Doreil, qui tâche d'accommoder aux besoins du service le vague de ses instructions, souvent je ne saurais que devenir ni que faire vis-à-vis des troupes. . . . »

Chaque hiver Montcalm allait visiter dans leurs wigwams ses chers alliés, ses fidèles amis les Peaux-Rouges; « festiner avec de grands enfants et chanter la guerre. » Il en arrivait de 300 lieues, par familles, pour lui faire quelques cadeaux, prendre un avis, implorer un remède, car « le visage pâle du grand *Annonthio* (le roi Louis XV) doit tout savoir, charmer les serpents, guérir au moyen des secrets et deviner l'inconnu. — « Nous nous aimons, nous nous convenons beaucoup. Je ne saurais dire lequel des sauvages ou de moi est le plus réellement Indien. Je leur trouve plus de véracité, plus d'élan cordial qu'à certains d'Europe qui se piquent d'être polis. » (Lettre à la Marquise douairière.) Aux dernières entrevues, le général n'ayant pas cru devoir dissimuler les périls prochains du Canada français : — « Eh bien ! reprirent avec enthousiasme nos fiers alliés, nous marcherons tous, nous déterrerons le *tomahawk* (hache de guerre que les sauvages ensevelissaient dès qu'une paix était conclue), nous suivrons les lois du *Grand Annonthio*, tant que les fleuves rouleront leurs eaux et que le soleil nous éclairera de sa lumière, nous réchauffera de son haleine. » — Cette fois, loin d'apaiser l'humeur belliqueuse des trente-deux peuplades, Montcalm les lança, terribles bêtes fauves, sur les frontières du New-York, du Massachusetts et de la Pensylvanie, d'où bientôt

elles revinrent avec un monceau de chevelures scalpées sur des têtes de n'importe quelle couleur ; hideux triomphe qui glaça d'horrible émotion notre héros indigné.

Craignant plus que les froids, le dégel et la fonte des neiges, toujours suivis d'inondations considérables, puis d'épidémies désastreuses, Montcalm revint au mois de mars dans ses campements, prendre les mesures sages suggérées par l'expérience du climat. Loin d'autoriser des chasses humaines, il donna le change aux sauvages, en leur demandant mille peaux d'ours pour surtouts, et quantité de peaux souples à poils soyeux, pour plastrons, ceintures, genouillères et jambières ; il fit abattre d'innombrables troupeaux de buffles expédiés sur traîneaux vers les centres populeux qui les dépeçaient, salaient et réservaient leur viande aux troupes. Divers baraquements furent construits en vue des blessés et des malades ; espacés, ventilés de manière qu'aucune infection contagieuse ne se produise, et possédant, à défaut de médecins, bon nombre d'infirmières intelligentes, souvent plus secourables, plus utiles qu'un homme de l'art trop pressé, qui voit mal ou ne voit rien du tout.

Notre prévoyant général avait organisé plusieurs refuges destinés aux ravitaillements ; substitué à la literie absente des amas de feuilles sèches et des peaux d'ours ; dressé des tentes avec les voiles des navires hors d'usage. Ayant calculé, d'après l'échiquier de ses opérations prochaines, qu'aucune marche ne dépasserait six jours, chaque belligérant reçut, dans son havresac, quantité suffisante de grains d'orge, de seigle, de riz et de café ; du sucre, des fruits secs et de l'alcool,

pour se sustenter une semaine avec économie. Chaque matin, les sous-officiers visitaient la provision ; on punissait sévèrement quiconque dépassait la consommation prescrite dont le renouvellement, autant que possible, s'opérait dans les stations principales.

Montcalm bivouaquait au milieu des siens, couché sur la dure comme un simple soldat, portant lui-même son linge de rechange et sa ration. Dernier endormi, premier levé, parcourant la nuit les postes avancés, couvrant ses compagnons d'armes de la plus paternelle sollicitude, tous l'adoraient. La présence d'un tel homme eût arrêté les murmures, si parmi ces braves une défaillance avait pu naître. L'exemple du chef nous devrions plutôt dire des chefs, car ils imitaient leur général, animait, entraînait la masse. Et cependant, vu la médiocrité des forces dont pouvait disposer Montcalm, il ne prétendait faire qu'une modeste campagne défensive vers les grands lacs, implorant à Versailles de prompts secours en hommes, munitions, vivres, argent, et sollicitant un successeur : « Ma santé compromise, l'abandon où l'on me laisse ne me permet plus de servir ici le roi comme je le voudrais. Je le sens, hélas ! trop bien, les forces humaines ont une limite, les miennes sont à bout. »

Montcalm n'exagérait point la vérité : le bruit du canon, l'odeur de la poudre, le contact avec l'armée, un danger quelconque ranimait, exaltait son âme guerrière ; mais aussitôt qu'il rentrait en soi, le spectre hideux d'infamies sans exemple, d'inepties profondes, d'abandon prémédité du Canada, le navrait et le décidait au départ. Dès lors, souvenirs de Candiac, le nid du foyer natal



(Languedoc), soupirs maintes fois refoulés pour mieux comprendre ce qu'exigent le patriotisme et le devoir, faisaient irruption dans des lettres intimes demeurées auparavant incolores, quoique adressées « à sa chère et très aimée femme » — « à la bonne et douce Mirelle » surnommée « petite mère » parce qu'elle dirigeait ses trois sœurs. Un jour, Mme de Montcalm lut ces mots : — « Oui, mon cœur, foi de gentilhomme, au plaisir de battre les Anglais, je préfère celui de t'embrasser. » La pauvre femme n'en croyait point ses yeux ; baisant avec ivresse le papier, il lui semblait reconquérir l'être adoré, l'être aimant qu'elle avait connu naguère et perdu.

Telles étaient les dispositions cachées, les rêves secrets du malheureux général répondant au ministre : — « Le capitaine Canon m'amène trois cent vingt-six recrues et quatre-vingts jours de vivres ; le peu est précieux à qui n'a rien. » — Puis une autre fois : — « J'ose, Monseigneur, vous réitérer l'assurance du plus entier dévouement à sauver notre colonie ou mourir avec elle ! » Résolution suprême qui chez lui dominait toute autre pensée.

Apprenant l'approche du général Wolfe, suivi d'environ soixante-dix mille hommes et d'une artillerie formidable, Montcalm compta ses troupes : trois mille deux cents vieux soldats, huit mille colons miliciens mal armés ; vingt pièces de campagne imparfaitement montées, peu fournies, et des bandes d'alliés, peaux cuivrées, peaux noires, peaux bistres, peaux rouges, mélange étonnant que lui seul avait su fonder et mêler par l'alanissement philosophique des préjugés de couleurs.

Québec devenait l'objectif principal. Il y courut; il prit les dispositions stratégiques du tacticien le plus expert, et sans la trahison d'un Français, créature de l'intendant Bigot, peut-être eussions-nous encore triomphé des obstacles et des masses; mais n'insistons pas davantage sur les faits militaires au récit desquels le cœur saigne, étrangers d'ailleurs à l'hygiène physique et morale qu'il nous était donné d'envisager ici.

Cette campagne épique, pendant laquelle trois peuples rivaux d'héroïsme combattirent avec le pressentiment vague des larges destinées qu'ouvrirait la victoire, ne dura point dix semaines. Le sang de presque tous nos officiers généraux y coula; l'intrépide Bourlamaque en revint mutilé, car on se battait à bout portant, souvent à l'arme blanche; l'absence de la poudre n'arrêtant l'ardeur de personne. Wolfe et Montcalm qu'une fortune appairâ sous le rapport du génie, peut-être aussi du cœur, conservèrent jusqu'au dernier souffle le caractère type de leur race. La veille de sa mort (12 septembre), Wolfe couché, se faisant lire une tirade magnifique de Thomas Gray qui finissait ainsi: — « Le chemin de la gloire ne conduit qu'au tombeau » — s'écriait transporté d'enthousiasme: — « Oui, Messieurs, j'aimerais mieux être capable d'écrire ces vers que de vaincre demain; » et lorsqu'au lendemain trois balles le firent chanceler: « Soldats, soutenez-moi, qu'on ne me voie pas tomber. » — Agonisant, les mots *ils furent* réveillèrent ses sens troublés. — « Qui? » s'écria d'une voix forte le moribond. — Les Français, répliqua l'assistance; — « Allons, je meurs heureux » ajouta Wolfe, et son dernier ordre fut de couper la retraite aux vaincus.

Non loin de là, Montcalm, déjà blessé deux fois, s'affaissait frappé d'un projectile qui lui brisa l'épine dorsale. Nonobstant l'hémorragie, la commotion nerveuse qui accompagna soudain ce genre de blessure, notre héros écrit à Townshend pour implorer sa miséricorde en faveur du peuple canadien, des prisonniers et des blessés. — « Je fus leur père, Mylord, soyez leur protecteur. » Puis il expira le 14 septembre, balbutiant la phrase : — « Ma consolation est d'avoir été vaincu par un ennemi aussi brave. » — Le colonel Bougainville, confident habituel des nobles habitants de Candiac, a-t-il pu dire à Montcalm que sa fille décédée était Mirelle; qu'elle l'attendait au sein de Dieu? c'eût été pour lui la plus ineffable consolation, la plus précieuse espérance (1).

L'église des Ursulines, seul monument qui ne fût pas ruiné de fond en comble à Québec, reçut la dépouille du général Français, qu'accompagna la population tout entière; puis autour de son ombre, pendant un siècle régna le silence. Mais les grands peuples, au milieu d'inexplicables insomnies, ont leurs réveils magnifiques. Quand approchait le douloureux anniversaire séculaire du 14 octobre, une souscription nationale s'ouvrit chez cette nation transatlantique, notre sœur bien aimée, qui garde comme un legs pieux la croyance religieuse, la

(1) Bougainville, Boulamaque, Lévis, après avoir défendu jusqu'à l'année suivante les intérêts Franco-Canadiens, qu'une complication de désastres anéantit, ont dû se courber sous les Fourches Caudines de l'Angleterre.

langue, les mœurs, les poétiques souvenirs de France :
Montcalm reçut un tombeau digne de lui, digne de
l'homme éminent dont les compagnons, les amis préférés
furent Plutarque et Corneille : Plutarque, moraliste par
l'exemple malgré son scepticisme ; Corneille, le confi-
dent, le refuge et le soutien du génie malheureux!...

